

PRENUMERATA
w Paryżu i na prowincji :
 ROCZNIE..... 10 fr.
 PÓŁROCZNIE.... 6 fr.
 KWARTALNIE... 4 fr.
Zagranicą :
 ROCZNIE..... 15 fr.
 PÓŁROCZNIE... 8 fr.
W Królestwie i Cesarstwie
Rosyjskiem :
 ROCZNIE..... 8 Rubli

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

ABONNEMENTS
Paris et Départements :
 TROIS MOIS.... 4 fr.
 SIX MOIS..... 6 fr.
 UN AN..... 10 fr.
Étranger :
 SIX MOIS..... 8 fr.
 UN AN..... 15 fr.
Royaume de Pologne
et Empire Russe :
 UN AN.... 8 Roubles

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 10, rue Notre-Dame-de-Lorette, 10. PARIS — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

L'INCURIE SLAVE

La guerre actuelle a mis en jeu les deux plus grandes ennemies du monde slave : la monarchie ottomane et les puissances germaniques. On aurait pu dans ces conditions supposer que de la Maritza et du Danube jusqu'à l'Adriatique et à la Moldau, tous les Slaves se réveilleraient, comme un seul homme, pour régler leurs comptes sanglants avec les Osman, avec les Habsbourg, avec les Hohenzollern.

L'heure de la résurrection paraissait avoir sonné pour une race entière. La perfidie orientale et la lâcheté teutonne qui, à travers les siècles, réussirent à étouffer toutes les révoltes slaves avec les propres mains des Slaves, semblaient devoir être brisées à jamais.

Il y avait, évidemment, des retardataires, il fallait du temps pour déployer l'étendard libérateur, mais on se sentait à la veille d'un élan spontané, à l'aurore d'une nouvelle ère.

Et voilà le huitième mois qui s'écoule ainsi.

Les Serbes, les Russes, les Polonais font des efforts surhumains et leurs efforts ne servent pas d'exemple. Chacun semble plutôt vouloir défendre sa cause personnelle que se souvenir de son origine.

Les vingt-six millions de Slaves de l'Autriche-Hongrie se laissent conduire docilement par vingt millions d'Allemano-Hongrois et combattent, hélas !, leurs propres frères. Les légendes de leurs révoltes, de leurs redditions en masse n'éveillent aucun écho. Ils paraissent tous incapables de briser les liens qui les attachent aux Habsbourg.

Les Bulgares restent indécis : faut-il se jeter sur la nation sœur, pour prendre la revanche de la guerre fratricide, ou faut-il enfin tirer l'épée contre l'ennemi,

dont la cruauté s'acharna sur eux pendant des centaines d'années ? Esclaves d'hier, implorant le joug turc aux quatre coins du monde, ils vacillent, ils cherchent à satisfaire leur égoïsme politique en dédaignant la justice à laquelle ils ont fait appel pendant si longtemps.

Serait-ce un effet de la proverbiale incurie slave ?

Peut-être d'autres facteurs conduisent-ils les meneurs ruthènes à se prosterner devant François-Joseph, peut-être ont ils fait taire la masse serbo-croate, peut-être soumettent-ils une partie des Bulgares à la puissance germanique, peut-être immobilisent-ils les Tchèques, peut-être, enfin, créent-ils une atmosphère de sympathie ou de dévouement à Paris ou à Londres, tout en jetant la vague slave contre la vague slave.

L'histoire de chacune de ces petites nations apporte pourtant une réponse nette, car chacune de ces histoires, outre les feuilles douloureuses, contient des pages où le cœur national a battu ardemment d'espoir en écoutant les promesses sonores, où on lui parlait de liberté, d'indépendance, de bonheur immédiat. Et chacune de ces pages est suivie d'autres qui rappellent l'illusion brisée, les promesses non tenues, la force domptant le sentiment humain.

Puisse enfin l'histoire instruire ceux qui se plaignent du manque de solidarité slave !

Il est facile pourtant de remédier à cette incurie. Il suffit d'abandonner la trop vieille méthode des jeux de mots diplomatiques, des phrases équivoques, de la double face de la politique. Les incrédules doivent voir que les Polonais, qui ont embrassé la cause de la libération des peuples opprimés, n'ont pas à craindre la foudre abritée quelque part dans les sourcils froncés des hommes d'État, les incrédules doivent comprendre que la parole donnée n'oblige pas qu'un simple individu, et que le lendemain d'une nation

ne doit plus dépendre de la bonne humeur d'un puissant.

Il est facile de remédier à cette incurie. Il faut seulement vouloir, il faut mettre un terme à ce bizarre état de choses, qui fait qu'un Croate vous jure la fidélité en France, tout en obéissant au commandement allemand en Hongrie ou en Autriche.

Il faut vouloir, il faut que les incrédules voient.

VENCESLAS GAŚIOROWSKI.

L'ALLIÉE

Quelques années avant le premier partage de la Pologne, la Prusse de Frédéric II fut l'alliée de la Pologne. En même temps que la Prusse signait un traité d'alliance avec la Pologne contre la Russie, elle traitait avec la Russie au sujet du partage de son alliée la Pologne. L'alliance avec la Pologne mettait la Prusse en meilleure posture pour négocier avec la Russie ; car Frédéric II la menaçait d'une guerre si celle-ci ne consentait pas à lui donner une partie du territoire de la Pologne, lors du partage.

La Prusse obtint par ce moyen ce qu'elle voulait, notamment l'embouchure de la Vistule, la Cujavie Prussienne ; en échange, elle laissa la Russie et l'Autriche prendre ce qu'elles voulaient.

Telle était l'alliée, l'amie de la Pologne, la Prusse.

En 1864, la Prusse, alliée de l'Autriche, vainquit le Danemark dont elle ruina la puissance pour toujours. Pas plus tard qu'en 1866, cette même Prusse battit complètement sa nouvelle alliée, l'Autriche. En 1870, pour la neutralité bienveillante qu'elle avait observée pendant ces deux guerres, la France fut attaquée par la Prusse. L'Autriche et la Russie gardèrent à l'égard de la Prusse une bienveillante neutralité et ne l'empêchèrent pas d'envahir la France.

En récompense, la Prusse au traité de Berlin se mit en travers des intentions de la Russie sur Constantinople et déchira le traité russo-turc de San-Stéphano. De même, par reconnaissance envers la Russie, pour son attitude de neutralité dans les guerres précédentes, la Prusse enseigna au Japon à développer ses armées de terre contre son amie séculaire, la Russie ; l'amena à lui faire la guerre et à la battre à Mukden, Laoëan et Port-Arthur.

Tout cela ne parvint pas à modifier en Russie cette opinion que la Prusse était le meilleur, le plus ancien des alliés de l'Empire et que les meilleurs patriotes russes étaient les Allemands.

On se fiait davantage aux Allemands qu'aux Russes, et à plus forte raison qu'aux Polonais. Les Allemands furent appelés aux postes les plus importants.

Ces Allemands inculquaient aux Russes la haine contre les Polonais. La lutte contre la nationalité polonaise était le mot d'ordre des Allemands en Russie. Très peu de temps avant la guerre actuelle, quand un Polonais parlait de l'éventualité d'une guerre entre l'Allemagne et la Russie, il soulevait un cri d'indignation chez la plupart des Russes. Pendant ce temps les Allemands, toujours malins, complotaient contre la Russie — ils organisaient les mouvements ruthène, lithuanien; encourageaient le jargon allemand des Juifs, et toutes les velléités séparatistes, afin d'affaiblir les Polonais et les Russes. Il fomentèrent les querelles des Bulgares et des Serbes. Leur but était de disséminer tous ces Slaves, d'affaiblir leur essor à l'intérieur et à l'extérieur des Etats slaves, les empêcher de se solidariser en Autriche comme en Russie.

On peut dire qu'aujourd'hui encore, beaucoup parmi les Russes et les Polonais ne se rendent pas un compte exact de la signification de cette guerre. Beaucoup de Russes se figurent que l'enjeu de la lutte est le territoire polonais ou même seulement la possession de Varsovie. Tandis, qu'en fait, les Russes et les Allemands se disputent la domination de la Russie, de tout l'Orient.

Telle était cette ancienne alliée de la Pologne, la Prusse, née dans le sein de la Pologne, nourrie de son sang, qui a profité de la légèreté des Slaves, de leurs dissensions, de l'imprévoyance de la Russie, grâce à laquelle cette vipère s'est développée au détriment de la Pologne et de tous les Slaves en général.

(Traduit par ALEXANDRE S.)

"PRO POLONIA"

(Enquête de la Revue « POLONIA ».)

Notre revue, s'étant proposé d'interroger les personnalités les plus éminentes du monde politique, scientifique et littéraire français sur la question polonaise, adresse ses vifs remerciements à tous ceux qui ont bien voulu la favoriser d'une réponse.

Toutes ces réponses sont rendues avec impartialité et sans aucun commentaire.

M. Emile Boutroux, l'illustre savant et académicien, vient de nous honorer de la réponse suivante :

« Je n'ai pas besoin de vous dire quels vœux ardents je forme pour la résurrection complète et véritable de cette nation polonaise dont l'âme a persisté, intacte, à travers les circonstances les plus propres à la dissoudre. Cette guerre est la revendication, pour les nations, du droit de rester elles-mêmes, en face d'un empire qui prétend réaliser l'idéal humain en ne laissant subsister dans le monde d'autre type d'humanité que le sien propre. Goethe caractérise ainsi le sentiment qu'éprouvèrent les peuples quand se produisit la Révolution française : *Damals hoffte jeder, sich selbst zu leben* : « Chacun, alors, espéra vivre enfin pour son propre compte ». Cet idéal est resté le nôtre, c'est pour le faire triompher que nous nous battons et acceptons joyeusement les plus cruels sacrifices. Avec quelle joie nous saluerons, comme l'un des plus beaux résultats de nos communs efforts, la reconstitution, sur la base d'une réelle autonomie, de votre noble patrie, qui représente une

humanité si généreuse, enthousiaste, religieuse, élégante et sociale à côté d'une Allemagne dure et égoïste, qui, depuis un siècle, s'applique avec acharnement à extirper de son âme tout vestige de sentiment, d'amour et de générosité !

« S'il né fallait, pour répondre utilement à votre bienveillant appel, qu'éprouver une profonde sympathie pour votre juste cause, je m'en jugerais, certes, parfaitement digne. Mais je sens que la bonne volonté est, ici, tout à fait insuffisante, et qu'il faudrait posséder, pour aborder les questions dont il s'agit, une compétence qui me manque.

« Je vous prie donc de m'excuser et de vouloir bien agréer la seule chose que je puisse vous offrir : ma foi dans la grandeur et dans la vitalité de l'âme polonaise, et dans la justice de votre cause, ainsi que mes vœux pour une réorganisation de la Pologne, qui lui permette d'accomplir, dans l'union et la liberté, ses hautes destinées nationales ! »

Nous avons seul l'honneur d'être reçu par **M. Jean Cruppi**, député, ancien ministre de la Justice et des Affaires Etrangères. M. Cruppi connaît fort bien les affaires polonaises; il est lié par des relations d'amitié personnelle avec les membres les plus en vue de notre colonie parisienne; ses sympathies ardentes pour la cause polonaise ne peuvent être mises en doute.

« En vous recevant, — nous dit-il, — je ne puis, certes, m'expliquer aussi librement qu'un écrivain ou un philosophe. Je demanderai par conséquent que notre entretien ne dépasse pas la note écrite que je vous remets. »

En voici textuellement la déclaration que M. Cruppi a bien voulu nous donner :

« Le magnifique appel de Sienkiewicz aux peuples civilisés a été, vous le savez, entendu par toute la France; tous, souffrant de vos détresses, nous souhaitons ardemment à la Pologne ravagée la fin de son martyre et les réparations du Droit. Pour que ces réparations soient certaines, il faut d'abord, comme l'a si bien dit Victor Bérard, que l'accord de tous les Polonais s'établisse autour d'un programme d'unité géographique. Vos meilleurs amis sont quelquefois inquiets de certaines divergences dans vos espoirs et dans vos vœux. Ne cédez pas trop au rêve; organisez votre entente sur un programme pratique, et, devant notre ennemi commun, l'Impérialisme teuton, attendez le succès de vos aspirations de la Russie et de ses alliés. C'est en avril 1772 que le meurtre de la Pologne a ouvert pour l'Europe une ère de bouleversements, mais cette date funeste est à présent périmée, car la proclamation du Généralisme Russe du 15 août 1914, j'en ai la conviction profonde, inaugure les temps nouveaux. La parole du Grand-Duc Nicolas a plus de prix que le remords de Marie-Thérèse : « Comte de Barck », disait-elle un jour à un Ambassadeur, « l'affaire de Pologne me désespère. C'est une tache à mon règne ! — Les « souverains, répondit l'Ambassadeur, ne doivent « de compte qu'à Dieu. — C'est aussi celui-là « que je crains ! » L'heure des comptes va sonner pour la maison de Habsbourg, et la Pologne va renaître « libre dans sa religion, sa langue et son autonomie » suivant la parole du Grand Duc. Mais pour réaliser ce programme de la résurrection, ne soyez pas impatients et n'écoutez pas les sirènes. Faites entendre votre voix, dans le libre emploi de votre langue maternelle, formulez vos idées avec indépendance, mais n'oubliez pas que la France, si favorable à votre cause, si désireuse d'en soutenir les justes revendications, restera

inébranlablement fidèle à ses alliés. C'est de la stabilité de la Triple Entente, d'une communauté de vues de plus en plus étroite entre les Gouvernements de la Russie, de l'Angleterre et de la France que dépendent le salut de l'Europe et l'avenir des races opprimées. La Triple Entente n'est pas une rencontre d'intérêts d'ambitions et de diplomaties, c'est l'âme de trois peuples liés indissolublement pour la défense de leur existence et de leur droit. Toute la France pense ainsi, et elle constate avec joie que la Pologne ne pense pas autrement puisqu'elle a su, dès la première heure, lier sa cause et ses espérances à la cause et aux espoirs de la Russie. Quant au programme positif autour duquel doivent se rallier tous les Polonais, il ne m'appartient pas de l'exquisser, mais j'estime que les déclarations d'un homme compétent entre tous : M. Louis Léger, ont donné à vos espérances légitimes d'autonomie l'orientation la plus sage et la plus utile. La France d'aujourd'hui est plus unie pour vous aider que ne le fut la France d'autrefois. La République n'a pas un d'Aiguillon pour vous trahir, et ses penseurs ne sont plus, à votre sujet, divisés comme le furent Voltaire et Rousseau. Voltaire avait des raisons, mauvaises d'ailleurs, de ne pas aimer la Pologne; mais aujourd'hui chacun veut vous servir, Clemenceau comme Emile Faguet, et n'est-ce pas ce dernier qui a dit : « C'est vraiment bon de pouvoir, en criant : Vive « la Russie !, crier : Vive la Pologne. »

Les prochains numéros contiendront les entretiens avec MM. : **Etienne Lamy**, de l'Académie française; **Stephen Pichon**, ancien ministre des Affaires étrangères; **Charles Gide**, professeur à la Faculté de droit; **Georges Blondel**, professeur à l'École libre des sciences politiques.

T. G.

CONFÉRENCES SUR LA POLOGNE à l'École des hautes études sociales

Alors que la littérature hongroise était enseignée à la Sorbonne, la littérature polonaise, bien que plus riche et plus originale, ne figurait jamais sur les programmes de l'Université de Paris. Il est inutile de dire que la chaire de littérature slave au collège de France ne pouvait pas combler cette lacune.

L'École des hautes études sociales, — dont le président est M. Alfred Croizet, célèbre historien de littérature grecque et doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris, — avait eu alors l'heureuse idée d'organiser, il y a deux ans, une série de conférences sur la littérature polonaise. MM. Georges Bienaimé, Paul Cazin, Ladislav Günther et Zygmunt L. Zaleski ont exposé d'une manière éloquente, mais, — hélas ! — trop serrée, les grands problèmes de la littérature romantique et contemporaine.

Cette initiative ayant très bien réussi, — la sympathique direction de l'École a organisé, sur une échelle plus vaste pour cette année, une nouvelle série de conférence sous la présidence de l'éminent professeur de la Sorbonne, M. Ernest Denis.

Tous les éléments essentiels de la question polonaise y ont été abordés par des savants, des politiciens et des littérateurs compétents.

Dans son introduction, M. Denis a indiqué le but précis de ces conférences : l'éminent professeur insistait sur l'ignorance du public français au sujet de la Pologne et sur le besoin pressant de remédier à ce défaut. Le professeur honoraire de l'Université, traducteur infatigable et plein de talent des poètes polonais, M. Venceslas Gasz-

towtt, exposa, dans la première conférence, tout le long passé de la Pologne indépendante. L'honorable conférencier donna beaucoup de détails sur la formation de l'Etat polonais, sur les événements marquants de neuf siècles de l'histoire de la Pologne. Malheureusement, il fut impossible au professeur, dans les cadres étroits d'une conférence, d'épuiser le sujet.

M. Stanislas Posner, avocat à la cour de Varsovie, et savant très réputé, parla éloquemment des luttes héroïques pour l'indépendance. Il évoqua d'une manière impressionnante ce passé glorieux, plein d'efforts et d'espérances ensevelies. Cependant, si l'indépendance ne fut pas recouvrée, la vie nationale subsista. C'est de cette vie, non moins héroïque et difficile, dont M. Posner nous parla dans sa seconde conférence, où il exposa magistralement les traits caractéristiques des régimes différents dans les trois parties de la Pologne démembrée.

Deux conférences furent consacrées aux problèmes difficiles de la population, de la géographie et de la force économique de la Pologne. C'est l'éminent politicien, ancien président de la Société franco-slave, M. Georges Bienaimé, qui a bien voulu s'en charger. D'une manière très objective et claire, il développa cette thèse que la Pologne, qui s'étend à l'ouest de la Silésie jusqu'à la mer Baltique, forme un organisme national distinct, uni tant au point de vue géographique qu'ethnographique. Dans la conférence suivante, après avoir énuméré les forces sociales et économiques et les richesses naturelles du pays, M. Bienaimé insista éloquemment sur la nécessité historique « d'une vie politique autonome et indépendante ».

Les quatre conférences de MM. Jean Bielecki, Pierre Véron et Zygmunt L. Zaleski formaient un exposé distinct sur l'effort intellectuel de la Pologne. Le premier conférencier, M. Bielecki, ancien privat-docent à l'université de Genève, bien connu dans le monde scientifique par ses travaux sur la photochimie, dans sa conférence pleine de faits précis et de détails intéressants, souligna surtout l'effort polonais dans l'instruction publique. En parlant surtout du passé scientifique de la Pologne, dont l'expression la plus élevée fut le génie de Copernic, il lui fut difficile d'exposer plus longuement les succès multiples et variés de la science polonaise d'aujourd'hui.

Il fut non moins difficile pour M. Véron, — poète et critique d'art apprécié, de renseigner le public français en une heure sur les arts en Pologne. Il surmonta presque cette difficulté en esquissant avec grâce un tableau général de ce que la production artistique polonaise lui a fourni. Il parla plus longuement de la musique, dont M^{lle} Geneviève Dehelly et M^{me} Lachowska donnèrent un spécimen. L'interprétation de l'œuvre de Chopin par M^{lle} Dehelly fut pleine d'un charme réel et d'un raffinement exquis. M^{me} Lachowska, du grand Opéra de Varsovie, dont la voix chaude et expressive séduisit l'auditoire, chanta une série de mélodies polonaises anciennes et modernes.

Enfin M. Zygmunt L. Zaleski, ancien professeur du lycée de Konopczyński, écrivain très distingué, dont le dernier ouvrage sur la littérature polonaise reçut récemment une distinction honorable à Varsovie, parla de l'idée politique et morale dans la littérature, synthétisant les tendances multiples de notre vie qui ont été exprimées dans les lettres.

L'état de santé de M. Ferdinand Buisson ne lui permettant pas de parler sur le sujet : la question polonaise et l'Europe nouvelle, — sa conférence fut ajournée. Ce fut M. Zaleski, qui — remplaçant le président de la ligue des droits de l'homme — continua son très intéressant exposé de l'idéal polonais dans la littérature contempo-

raïne. Cet idéal, — son principe au moins démontra le conférencier — n'a pas changé au cours des siècles, c'est la liberté. Mais cette notion même de la liberté a évolué. Cette idée, plus concrète au XVI^e siècle, plus vaste chez les romantiques, acquiert une signification nouvelle chez les modernes. C'est cette expression de l'idéal polonais moderne chez Wyspianski que le conférencier caractérisa avec un véritable talent et une originalité remarquable.

La série de conférences, toute entière, fut très suivie et très applaudie par un auditoire nombreux, ce qui prouve indubitablement que cette initiative de l'Ecole des hautes études sociales répondait à un besoin réel et pressant.

Elle n'a pas remplacé — il est vrai — l'institution d'un cours spécial, mais, dans son cadre nécessairement un peu restreint, a bien rempli sa mission.

BULLETIN

— La déclaration de la fraction polonaise à la diète prussienne.

La fraction, des députés polonais dans les débats relatifs au budget à la diète prussienne, a fait la déclaration suivante : « Les Polonais ont rempli le devoir, qui leur incombait pendant la guerre actuelle, ils ont subi même, comparativement, des sacrifices énormes de vies humaines ; malgré cela, le gouvernement continue la guerre intérieure, en maintenant dans le budget toutes les dépenses pour subventionner l'action antipolonaise. Vu cette attitude, les Polonais s'abstiennent de prendre part au vote du budget et quittent la Chambre. »

— Les prisonniers Alsaciens-Lorrains en Pologne.

Depuis les débuts des hostilités, fonctionne, à Varsovie, un comité de secours pour les prisonniers de guerre Polonais des armées autrichiennes et allemandes et pour les Alsaciens-Lorrains. Ces derniers sont très nombreux. Le comité, ayant librement accès aux points principaux de concentration dans les environs de Varsovie, fait lui-même le triage des incorporés par force et subvient aux besoins des malheureux. Selon le compte rendu du comité, il y a des jours où les prisonniers de guerre en uniforme allemand parlent seulement polonais et français.

Vive la France ! Vive la Pologne !

— Dissension tchéco-russe.

Le *Utro Rossy* publie les détails d'une dissension tchéco-russe qui eut lieu dernièrement à Moscou, pendant un banquet slave.

L'organe russe s'explique ainsi :

« Pour entendre, la conférence de M. E. Aristoff sur la question tchèque, de nombreux membres du Congrès des sociétés tchèques, congrès qui avait eu lieu, quelques jours auparavant, à Moscou, affluèrent au banquet slave. La dissension, qui germait depuis longtemps entre le groupe slavophile et les partisans des « Festins Slaves », avait pris un caractère aigu.

M. Aristoff, dans sa conférence, s'est déclaré l'adversaire de l'idée de créer un royaume tchèque indépendant. Il prétendait que la Bohême, qui contient sept millions de Tchèques et trois millions d'Allemands, ne peut être libérée du joug germanique que si elle entre, comme province autonome, dans le domaine de l'empire russe.

Là-dessus le président du Congrès Tchèque, M. Riksi, fit une réponse flamboyante.

Il dit que sur les futures formes du gouvernement de la Bohême seul peut statuer le peuple tchèque, personnifié dans la Diète Tchèque

à Prague et que le travail des slavophiles moscovites aux « Festins Slaves » ne peut que nuire à la cause de l'unité de la race slave.

Le vice-président des « Festins Slaves », le chambellan, I. Saweloff, protesta aussitôt contre le discours de M. Riksi : — Le peuple russe ne versera pas son sang pour créer une nouvelle Bulgarie. Si les Tchèques ne veulent pas se fondre avec les Russes, qu'ils conquièrent eux-mêmes leur indépendance.

Sur cette réplique, les représentants du Congrès quittèrent la salle. »

Il va sans dire que ce déplorable incident, raconté par le journal moscovite, sera la joie et l'affaire du roi de Prusse.

— Philanthropie étrange de M. Rockefeller.

L'archi-millionnaire américain, M. Rockefeller, montrant de la sensibilité pour les victimes de la guerre en Pologne, vient de créer un bureau de bienfaisance... à Berlin, et d'inviter les notabilités prussiennes à gérer ce bureau et distribuer les secours... aux Polonais.

Pas un seul Polonais ne fait partie du Comité de l'œuvre magnanime de M. Rockefeller, ses fonds étant entre les mains de nos bourreaux.

Mais une question se pose. Pourquoi ce milliardaire américain, avide d'avoir, en plus du ruban de la légion d'honneur d'hier, la croix de fer de demain, pourquoi M. Rockefeller abuse-t-il du nom de Polonais ? Peut-être veut-il persuader à nos compatriotes que, avant d'être Américain, il fut d'abord Boche ?

— Il faut enfin commencer.

Aux nombreux efforts ayant pour but d'élargir l'influence économique française, nous croyons utile de fournir les renseignements suivants :

« Les entreprises électriques en Pologne se trouvent entièrement entre les mains du trust électrique allemand. L'éclairage de notre capitale — Varsovie — est exploité aussi par une des « succursales » de cette fameuse organisation. Si un groupe français voulait racheter tous ces ilots du germanisme et abaisser les tarifs, il procurerait un bon placement à ses actionnaires, tout en s'assurant la sincère reconnaissance du consommateur local. Les bénéfices de toutes ces « Siemens polonaises », A. E. G. russes », etc., d'après une étude sérieuse, se chiffrent annuellement à plusieurs millions de roubles. Les milieux compétents français ont, devant eux, un vaste champ d'action et ils devraient agir dès à présent, pendant que les « influences », qui protègent là-bas l'hydre allemande, sont privées des moyens « efficaces » du patronage. Cet important marché devrait appartenir dorénavant aux Français, mais pour cela il faudrait créer sur place, outre des usines génératrices, des fabriques de moteurs, d'instruments de mesures, de lampes à incandescence et autres appareils électriques.

Notre pays, qui possède déjà de grandes entreprises françaises dont la plus ancienne, pour n'en citer qu'une, est la Huta Bankowa, de riches gisements de houille, de nombreuses petites industries locales auxiliaires, une main-d'œuvre considérable et relativement peu coûteuse, ainsi que des techniciens de premier ordre, se prête merveilleusement à l'implantation de l'influence française dans le domaine de l'industrie électrique. Il y a là une belle victoire économique à remporter sur l'ennemi commun. »

Mais, il faut enfin commencer.

— La Revue de Pologne.

Le deuxième fascicule de l'intéressante revue rédigée par M. A. Potocki, publiciste et écrivain éminent, contient entre autres articles : Le silence de la Posnanie ; Les bienfaits de la Prusse en Pologne ; Les transformations sociales

de la Pologne après ses partages ; Quelques chiffres de papier. De nombreux renseignements polonais sur la guerre, un recueil d'opinions anglaises et roumaines, complètent cet excellent numéro.

La *Revue de Pologne* accomplit très heureusement sa tâche et, au point de vue documentaire, doit-être considérée comme une source d'informations de premier ordre.

— Pour les victimes de la guerre en Pologne.

L'administration de « Polonia » reçoit les souscriptions pour les victimes de la guerre en Pologne, conformément à l'appel du Comité Polonais à Lausanne.

La première liste sera publiée dans le numéro prochain.

— En vente à l'Administration de « Polonia ».

L'Hymne National Polonais, musique et paroles, pour piano, 50 cent. — Dix exempl. : 4 fr. — 30 exempl. : 10 fr.

« La Question polonaise », par Joseph Lipkowski, édition en français et anglais ensemble avec une série de cartes historiques, 3 fr. 50.

Neuf cartes de la Pologne en sept couleurs, 1 fr. 25 cent.

« La proclamation du Généralissime russe » et l'opinion française, 1 fr.

La carte postale artistique en cinq couleurs avec les armoiries de la Pologne ressuscitante. 10 cartes pour un franc.

OU L'ANGLETERRE

VAINCRA-T-ELLE LA PRUSSE ?

On sait que les deux plus grands hommes d'Etat prussiens, Bismarck et Bulow, étaient d'avis que la Pologne ne peut renaître que sur les ruines de la Prusse.

Aussi, depuis deux cents ans, la défaite de la Prusse est le rêve que nous caressons le plus ; les conditions de son anéantissement sont l'objet de nos constantes méditations.

Des puissances coalisées, qui en ce moment luttent contre la Prusse, aucune ne conclura de paix séparée, pourtant chacune a à régler des comptes particuliers avec elle.

Après la Russie, c'est l'Angleterre qui a les intérêts les plus importants dans cette guerre.

De quoi s'agit-il pour l'Angleterre ?

Il s'agit, avant tout, pour elle, d'abaisser la puissance de la flotte allemande, d'enrayer son expansion coloniale, de détruire son commerce maritime.

Les Anglais sont trop clairvoyants et ont le sens trop pratique pour croire qu'en coulant quelques cuirassés, ils diminueront de beaucoup la puissance de la flotte allemande ; qu'en leur prenant des colonies ils arrêteront les Allemands dans leur politique coloniale et qu'en capturant quelques vaisseaux marchands ils détruiront son commerce.

Ce serait se faire illusion.

On peut reconstruire des bateaux ; on peut reprendre des colonies aux nations plus faibles, Hollande, Belgique, Portugal, Espagne, Italie. Ce n'est pas par ces moyens que l'Angleterre vaincra la Prusse.

Le triomphe de l'Angleterre sera complet et durable quand Königsberg sera devenu un port russe et Dantzig un port polonais. Quand la Prusse se verra privée de deux magnifiques ports, avec leurs forts et leurs ateliers ; quand ses rivages maritimes seront réduits de moitié ; quand elle perdra les marchés de la Lithuanie et de la Pologne ; quand la Vistule et le Niemen ne feront plus de commerce avec les Allemands ;

quand ceux-ci n'auront plus de base pour leur flotte ; quand on leur aura enlevé la Silésie qui lui fournit le charbon, quand la terre fertile de la Posnanie n'approvisionnera plus leurs greniers, quand la Prusse n'aura plus une population de pêcheurs pour recruter ses marins, alors la Prusse cessera d'être une puissance maritime.

L'Angleterre vaincra la Prusse — indirectement — par Dantzig et Königsberg, elle la vaincra par la Prusse Orientale et les terres polonaises.

La Russie possède les provinces Baltiques allemandes et ne s'en dessaisira jamais. Dantzig fut pendant des siècles un des joyaux de la couronne de Pologne. A Dantzig, au bord de la Mottlau, à la *Grünes Thor*, les rois de Pologne ont séjourné. A Oliwa, près de Dantzig, sont les tombeaux des Ducs Polonais de Poméranie. De la Bourse de Dantzig s'élève la statue d'Auguste III, roi de Pologne, et sur l'Hôtel de Ville une girouette avec le souvenir de Sigismond-Auguste. A Dantzig sont nés le graveur polonais Chodowiecki et le peintre Strykowski ; tous les habitants connaissent les belles collections de Gieldzinski. Quarante pour cent de la population porte des noms polonais. Les statistiques allemandes les comptent comme Allemands et eux-mêmes, hypnotisés par la puissance du casque à pointe, parlent allemand, [mais demain, ils seront heureux de reprendre leur ancienne nationalité. Et combien de vocables polonais sont entrés dans le parler des Dantziçois.

Dantzig a été jadis une ville polonaise ; elle ne s'est germanisée que sous la domination de l'ordre teutonique. Elle se repolonisera bien vite. Quand, en 1410, Ladislas Jagellon conduisit son armée dans les champs de Grunwald, Dantzig lui envoya un contingent de 1,200 hommes.

En 1451, sous le règne de Casimir Jagellon, Dantzig fut rattaché à la couronne de Pologne, et cet événement était considéré comme si heureux que, tous les cent ans, on frappait une médaille commémorative.

Les rois de Pologne Sigismond-Auguste, Jean III, Stanislas Leczynski, chaque fois qu'ils visitaient la ville, y étaient acclamés avec enthousiasme. Tandis que Frédéric de Prusse y était détesté ; car de son avènement date la décadence de la cité. En 1797, on y découvrit un complot anti-prussien très sérieux. Dantzig et Königsberg, c'est le talon d'Achille de la Prusse, sur mer. Lui enlever ces deux ports serait un grand profit pour les affaires anglaises.

Traduit par Alexandre S.

LES NOUVEAUX POLONAIS

Comme illustration à un de nos articles touchant la question des nouveaux Polonais, un de nos compatriotes nous communique le fait suivant :

« Il y a quelques semaines, surpris par une notice, publiée dans l'*Eclaireur de Nice*, disant que, de l'île Sainte-Marguerite, on renvoyait quelques dizaines de Polonais, après avoir vérifié leur nationalité, dans un petit village des environs de Nice, nommé Jalicon, afin de les priver du régime des évacués allemands, j'avais eu l'idée d'aller leur rendre visite. Ayant pris les renseignements nécessaires à la Préfecture, je m'aventurais vers Jalicon par un petit sentier montagneux. Un heureux hasard m'avait fait rencontrer un citoyen, promenant ses moutons et ses chèvres, qui, à ma première question, répondit gentiment.

— Ah ! le brave Polonais, mais bien sûr il y

en a quinze chez nous ! La plupart sont des ouvriers, évidemment, il n'y a rien à faire pour ces pauvres bougres. A la vigne il n'y a rien à faire, aux olives non plus. Ils promènent, comme moi, le bétail et enfin ils se débrouillent chez nous comme ils peuvent.

Le bon berger, qui était en même temps premier maire-adjoint de Jalicon, s'offrit aimablement à me conduire à la Mairie. Il me présenta la liste des réfugiés Polonais et me fit faire leur connaissance.

Quelques minutes après, en effet, je me trouvais devant un groupe de mes « compatriotes » et, à mon grand étonnement, j'appris qu'ils parlaient seulement *italien*. Cela m'abasourdit tellement que, avec la plus grande docilité, je finis par étudier la liste officielle des réfugiés Polonais à Jalicon.

Eh bien ! sous le titre ronflant de « Polono-Tchèques » sont inscrites quatorze personnes nées à Trieste, à Pola, à Riva, à Trente, enfin, des Italiens pure race de père et de mère et... un seul et unique pauvre Slovaque, né à Lublana, en Craine Autrichienne.

J'essayai de rectifier cette erreur, tout en recommandant de tenir en faveur les quatorze Italiens et le Slovaque, mais M. l'Adjoint fit de tels clignements d'yeux, que je compris vite qu'il mettait en doute ma propre nationalité polonaise.

Ainsi donc, il y a des Polonais qui habitent à Jalicon, tout près de Nice — réjouissons-nous en, c'est la preuve qu'il y a de plus en plus de Polonais.

ZIEMIE POLSKIE

— Roztopy wiosenne unieruchomiły walczące, na ziemi polskiej, armje. Telegramy ostatnie notują jeno drobne, nie mające większej doniosłości, potyczki.

— Wiadomości z Królestwa Polskiego są coraz smutniejsze, coraz boleśniejsze. Głód dziesiątkuje ludność. Cholera, tyfus, płamisty i ospa pochłaniają tysiące ofiar. Życie w najruchliwszych niegdy środowiskach zamarło. O zarobku o siewie, o uprawie roli, miejscami, nawet marzyć nie podobna. Konie, bydło, narzędzia, wozy, ptactwo domowe przepadło. Na zgłiszczach ludnych i zasobnych wiosek, snują się widma nagie, upiory ze śladami człowieczej postaci, włóczą się szaleńcy... Trupy nie mowlą zwisają u łona trupów matek. Czerepy potrzaskane, zwłoki zbeszczeszczonych kobiet, dziewczątek, znaczą miejsca pruskiej zabawy. Do kniei, do ostępów, do wygrzebanych rękoma podziemi chroni się życie polskie. Chleb jest coraz rzadszym przysmakiem, kubrak, ocalały przed rabunkiem, białym krukiem bogactwa. Ziemia polska zamieniła się w dolinę łez...

A my, tutaj, w zaciszu ziemi francuskiej, utyskujemy, skarżymy się na liche zarobki, na niedostatek, na wojny długotrwałej uciążliwość a my, tu, jeno własnego patrzymy egoizmu...

— Sejm pruski przyjął, w trzecim czytaniu, budżet państwowy.

Socjaliści głosowali przeciwko budżetowi, Polacy zaś złożyli, przed głosowaniem, następujące oświadczenie.

« Polacy spełnili, podczas obecnej wojny, ciążący na nich, obowiązek obywatelski państwa, a nawet złożyli stosunkowo niezwykle wielkie ofiary z krwi i życia ludzkiego, pomimo to jednak rząd, w dalszym ciągu, prowadzi wojnę wewnętrzną, utrzymując w budżecie wszystkie pozycje, skierowane przeciwko Polakom. Wobec tego, Polacy wstrzymują się od głosowania w sprawie budżetu, opuszczając izbę przed głosowaniem. »

Przywódca prawicy, Heydebrand, odpowiedział na deklarację powyższą, że, choć rząd nie może nic pewnego obiecywać, to jednak wszczął już śledztwo co do praw przeciwpolskich, kierowany chęcią możliwego uwzględnienia pretensji Polaków.

— Bank rosyjsko-azjatycki utworzył oddział we Lwowie i zaczął dokonywać czynności w dziale przekazów, rachunków bieżących i wkładów. Zależnie od rozwoju oddziału, Bank zamierza z czasem udzielać pożyczek i wziąć udział w galicyjskim handlu i przemyśle, zwłaszcza naftianym.

— Korespondent *Russkich wiadomości*, zdając sprawę z pobytu swego w Przasnyszu, pisze:

« Przasnysz przedstawia obraz niebywałego zniszczenia. Trzęsienie ziemi nie wyrządziłoby tego, co uczyniły walki czterodniowe, podczas których Przasnysz kilkakrotnie przechodził z rąk do rąk. Mnóstwo domów przeniesiono z powierzchni ziemi, dużo przebitych jest ciężkimi pociskami. Niema ani jednego domu, w którym ocalałyby szyby, lub którego ściany nie byłyby podziurawione kulami i odłamkami pocisków.

Walki na bagnety, strzelanina z karabinów i armat odbywały się na wszystkich ulicach. W mieście zapanowało istne piekło. Ogień nie ustawał ani w dzień, ani w nocy. Kule i pociski padały wszędzie. Szczególnie zażarcie na placach. Większa część mieszkańców uciekła, pozostali pochowali się do piwnic, gdzie przebyli kilka dni.

D. 27 z. m. Niemcy byli wyparci z Przasnysza poraz drugi, pozostawiając stosy trupów i rannych. Po wyjściu z piwnic, mieszkańcy nie znaleźli już swego dobytku, zrabowanego przez Niemców, lub zniszczonego przez pociski. W ocalałych domach urządzono lazarety.

Z gmachów najbardziej ucierpiały: kościół i cerkiew. Kościół jest zupełnie zburzony, dach przebity ciężkimi pociskami, ściany także, drzwi i ram okiennych niema, sprzęty kościelne zabrane lub zniszczone. Obraz Matki Boskiej przebito bagnetem. Według opowiadań kościelnego, niemiecki żołnierz pijany znieważał obraz. »

— W kolonii polskiej, w Stanach Zjednoczonych, toczy się ciągle jeszcze gorąca utarczka polityczna, spotęgowana przyjazdem do Ameryki agentów niemiecko-austriackich, którzy chcą kolonię na swoją przeciągnąć stronę. Charakterystycznym jest, iż socjaliści polscy w Ameryce sympatycznie niemieckie uznali za nieodłączne od socjalizmu i, miast stanąć na gruncie orjentacji polskiej, precz agitują na rzecz Austrii. Czyby nie było wskazaniem, aby koła socjalistyczne polskie w Paryżu odezwały się do towarzyszków za oceanem?

NASZA ANKIETA

Gdy przed dwoma miesiącami przystępowaliśmy do zorganizowania ankiety w kwestii polskiej wśród przedstawicieli społeczeństwa francuskiego, — sceptycy doradzali nam usilnie, abyśmy, w imię uniknięcia porażki moralnej, odstąpili od tego zamiaru.

— Sprawa polska — twierdzili — dla racji dyplomatycznych, — nie jest we Francji popularną, plon będzie ubogi, w najlepszym razie, skończy się, jak to już bywało, — na poetycznych frazesach, na platonicznych wynurzeniach, nie mających, dla zagadnień chwili, żadnej wartości. A, kto wie, czy nie zgodzi się « Poloni » zawodu, czy nie zmusi jej do udania się do gromadki wyjątkowo oddanej nam, ale bezsilnej, wątłej we wpływy.

Nie zrażeni temi prognostykami, rozpoczęliśmy ankietę w warunkach ciężkich, niedwuznacznych. Z jednej strony, dokuczały nam niedostatki ubogiej placówki, nie posiadającej zorganizowanego poparcia gromady społecznej, z drugiej, groziła, łatwo do pojęcia, wrażliwość polskich czytelników, nie baczących na przywileje ankiety.

Trzeba było usilnych zabiegów, aby przekonać, zjednać dla ankiety pierwszy zastęp dygnitarzy francuskiej dyplomacji i francuskiej nauki, — trzeba było niezmiernego napięcia zimnej krwi, aby dowieść, iż zdania i poglądy wypowiadane nie są poglądami « Poloni », że dla każdego zdania, bodaj nam nie miłego, należy mieć zachowanie, że nareszcie ankieta była by daremnym trudem, gdyby dobierała sobie jeno sympatyków, zgóry powziętych opinii.

Po dwu miesiącach, lody prysły na koniec, prysły przede wszystkim dzięki wielkiej przyjaźni i szczerzej gotowości luminarzy nauki, polityki i literatury francuskiej. Wszędzie spotkało nas i spotyka dobre przyjęcie, wszędzie, bez wyjątku, sprawa polska uważana jest za jeden z punktów kulminacyjnych przyszłego Kongresu, wszędzie brzmi zgodny, harmonijny ton potrzeby rozwiązania naszego bytu politycznego w duchu największej sprawiedliwości. Wyrokowania, oczywiście, różnią się zasadniczo między sobą. — lecz, w ogólnym wyniku, brzmią szczerą ku nam przyjaźnią i nawet tam, kędy przeciwstawiają się kategorycznie spod ziewaniom naszym.

Poczet ludzi, wręcz znakomitych, już stanął w szeregu ankiety więc:

Victor Bérard, Paul Boyer, Ernest Denis, Henry Welschinger, Louis Léger, André Lichtenberger, Jean Cruppi, Emile Boutroux, — a za nimi tuż nadeszli nam wyczerpujące odpowiedzi: — Stephen Pichon, Etienne Lamy, Georges Blondel, Charles Gide, gdy nadto inni, w tej chwili, je przygotowują.

Biorąc pod uwagę doniosłość chwili przełomowej i pawagę zabierających głos, ankieta nasza staje się jednym z najdonioślejszych aktów zbiorowej myśli francuskiej.

GDYBY NIEMCY ZWYCIĘZYLI...

Aczkolwiek przywódca konserwatystów pruskich, poseł Heydebrand, jeden z najrzeczniejszych polityków niemieckich, uważał za właściwe rzucić w sejmie pruskim Polakom gietką i bardzo ogólnikową obietnicę, że wprowadzie na razie rząd postępowania swego z Polakami zmienić nie może, ale że, po wojnie, prawodawstwo przeciwpolskie poddane będzie rewizji i że jego stronnictwo zajmie zyczliwe, wobec sprawy polskiej, stanowisko, to jednak prasa konserwatywna w Niemczech wyskoczy czasem z jakimś szczerem wyznaniem, które odsłania rzezywiste zamiary Niemiec wobec Polaków.

Oto np., w poważnym miesięczniku *Die Rundschau*, wystąpił tajny radca gabinetowy, dr. prawa i medycyny, Behr, z projektem, aby po szczęśliwej wojnie, przyłączyć do Prus sąsiednie

obwody Królestwa Polskiego i postarać się o to aby miały charakter czysto niemiecki.

Jak to uczynić?

« Można to — powiada Behr — skutecznie w ten sposób, że, przy zawieraniu traktatu pokojowego, zażąda się graniczących z nami obwodów Królestwa bez jakichkolwiek mieszkańców. Są to niewątpliwie twarde warunki, ale Niemcy nie powinny wzdrygać się przed niemi. Nasi wrogowie zresztą mają dość ziemi, aby swą wywłaszczoną z góry, na rzecz Niemiec, ludność polską wynagrodzić. Ta metoda byłaby o wiele praktyczniejszą niż wywłaszczanie « ex post », przez nas samych dokonywane, bo w Niemczech byłoby trudno znaleźć pomieszczenie dla wywłaszczonych Polaków, którzy zresztą niebawem powróciliby znów do swej ojczyzny, a w każdym razie wywieźliby z sobą dużo dobrego niemieckiego grosza. »

Innemi słowy, pruski radca gabinetowy żąda, aby Rosja z graniczących z Prusami obwodów Królestwa Polskiego wywiozła całą ludność miejscową i oddała zwycięskim Prusom ziemię, wsie, miasta, kopalnie, fabryki bez mieszkańców. W ten sposób, gołe, bezludne, ale bogate i dobrze zabudowane obszary Polski byłyby niezmiernie wygodnym terenem kolonizacyjnym dla Prusaków, którzy, w ciągu lat kilku, zmieniliby je w dzielnicę nawskroś niemiecką, oddzielającą Poznańskie, Prusy i Śląsk od reszty Polski.

Taki projekt mógł naprawdę wylęzć się tylko w mózgu pruskim. Zasługuje on na uwagę, pomimo całej swej fantastyczności, bo maluje wybornie prawdziwy charakter polityki pruskiej.

UCZCIE DZIECI WASZE PO POLSKU!

Ogród Oliwny

On poszedł smutny w ogród żywota oliwny — by losom przynależną opłacić objate, i uklęknął przed Duszą Swą myślą przedziwną, głosząc przeciwko kłamstwu walki krucjate. — Pośród marzeń zieleni — w liljowym kryształe Pragnienia, gdzie się Szatan nie mógł dumny [ostać,

krwawy obaczył kielich, jak rwał się wytrwale do wargi... (a niosła go kirem strojna postać)... Żalobna postać życia, wiecznie ofiar głodna, szampańskie zaprawiła złowróżbną trucizną; i kazała wychylić gorzki napój do dna, aby poznał Los własny — słodysz bagnetem żyzną... I nie umknął ustami zatrutej szklenicy i cicho, bez szemrania, chłonał czarne źródło, jak mag indyjski, jako możni czarownicy, co ostre miecze kładą we wnętrzości swoje... Cicho i bez szemrania pozacieśniał więzy wilgotne, by się lekciej wżarły w chore ciało i osmagał się dziko biczownicą z węży — a oku wydał rozkaz, aby nie płakało! Pośród zieleni marzeń w liljowej otęczy — Pragnienia, co swym Smutkiem Istność rozwesela, Piękna Duch, rozmodlony, u stóp Sanctum klęczy i omdlewa, szukając Ducha przyjaciela... Wydano go na mękę, że pogardził sobą, pogardą przedśmiertelną trupa — suchotnika, że na godach się zjawiał okryty żałobą, na pogrzebach strojnością, bluźnił tanecznika... Że zbrodniarzem przebaczał, patrząc w dusz ich [skrytość,

a niewieście upadłej przyobiegał niebo, że kochał głód, a przeklął beztroską obfitość, więc skazany na mękę On został dla tego.

LEOPOLD ZBOROWSKI.

DWIE ORIENTACJE

Słowo polskie pisze :

« Społeczeństwo nasze podzieliło się na dwie orientacje » : takich, co pracują i takich, którzy gadają.

Zwolennicy pracy mają jej « pełne ręce ». Tyle bowiem spraw oddawna leżało odłogiem, i tyle nagromadziło się nowych, iż by wszystkiemu podołać, nigdy dość rąk i dobrych chęci. A ani tych rąk, ani chęci nie ma, niestety, nigdy zbyt dużo. Zmagają się tedy ludzie, zmagają w pocie znoju wśród nie normalnych warunków i wprawdzie niejedno się z rąk wymyka, drugie nie uda, a trzecie zawiedzie, pozostaje bardzo wiele rzeczy dokonanych, a te umacniają i chronią od upadku z takim trudem wznoszony gmach dobra narodowego.

Usiłowaniami tym przygląda się z boku zgraja gawiedzi, gdyż tej, choć jej nikt nie sieje — rodzi się zawsze nad miarę. Próżniacy jak wiadomo, najskłonniejsi są do krytyki. Są to sędziowie srodzy i nieomylni, gdyż omylić się ten nie może, kto nigdy nie nie czyni. I biegną z pośród gawiedzi słowa gniewne, dokuczliwe, sarkastyczne. Gdy to pracowników nie odrywa od raz podjętego dzieła — rzuca się na nich insynuacje, a gdy i te pociski nie skutkują — wylewa garnki z pomyjami, rzuca grudkami nawozu.

Cel, pono, uświęca środki »...

Podkreślamy najmocniej, że znamienne te uwagi ukazały się nie w Paryżu, lecz we Lwowie... Oczywiście więc Kolonji naszej winno się zdawać, że, nad Sekwaną, dzieje się, pośród Polaków, inaczej...

Jak świat światem — nie będzie Niemiec Polakowi bratem.

OFIARY

Nadesłano do Redakcji « Polonji » następujące dary :

Dla Ofiar Wojny w Polsce, do dyspozycji Komitetu w Lozannie.

WPP : Zygmunt Deiches, 40 fr. ; — Marja Miaskowska z Grenobli, 5 fr. ; — pani Fabre-Luce, 20 fr. ; — za pośrednictwem p. pułkownika Gałęzowskiego, — p. Paul Marmottan, 100 fr. ; — Władysław Cieszkowski, 5 fr. ; — Razem złożono : 140 fr. ; — Łącznie z ogłoszonymi poprzednio w numerze 13 « Polonji », zebrano **1.996 fr. 50 cent.**

Dla Rannych żołnierzy-Polaków.

WPP : S. Koenig, 40 fr. ; — A. B. Szmelcer z Nicei, 20 fr. ; — Blessbois, 2 fr. ; — X. Obalska z Nantes, 20 fr. ; — Henrykostwo Trutschlowie, 25 fr. ; — Witkowski Kazimierz z Riviery, 20 fr. Razem złożono **97 fr.** Łącznie z ogłoszonymi w numerze 13 « Polonji » (2.572 fr. 75 cent.), **2.669 fr. 75 cent.**

Na posyłki (Święcone) dla Żołnierzy-Polaków.

WPP : Piotr Faliński, 5 fr. ; — Wład. Cieszkowski, 5 fr. ; — Mme Alavoine, 5 fr. ; — pani Gutmayer, 10 fr. ; — Henrykostwo Trutschlowie, 25 fr. ; — Ryzmanowski, 40 fr. ; Anonim, resztę przy kupnie pocztówek, 10 fr. Razem, 70 fr. Łącznie z ogłoszonymi w numerze 13 « Polonji » (5.520 fr. 60 cent.) złożono w gotówce i w naturze na posyłki dla żołnierzy **5.590 fr. 60 cent.**

Na Komitet Obywatelski.

W. P. P. Sprung, 5 fr. ; Tomasz Bloch, 16 fr. ; Razem, 21 fr.

Do dyspozycji hr. M. Zamoyskiej dla żołnierzy.

W. P. Zaremba-Belakowicz z Indo-Chin, 50 fr.

LECZ WY NIE WIDZICIE !

Gruchnęła dziejów przełomowa burza,
Wśród strasznych gromów i krwawej pożogi,
Dawny gmach pryska, gniotąc fałszu bogi,
I świat się nowy z zamętu wynurza :
Ludzkość na nowe wstępuje już drogi
I gwiazdy jaśniej świecą na błękitach.

Lecz wy nie widzicie !

Błysły dla Polski radości zwiastuny,
Pryskają wreszcie dławiące ją lody,
I hymn nadziei, jutrenka swobody
Zrywają z grobów wiekowe całuny,
I pośród zgłiszczów wstaje anioł zgody,
By na cmentarzach nowe wzniesić życie !

Lecz wy nie widzicie.

Brzemienna pięciu pokoleń ofiarą,
Polska się w bólach dziś porodu wije,
Biedne jej serce nowym tętnem bije,
I pierś jej dyszy nadzieją i wiarą.
Bo duch narodu znów otuchą żyje.
I widzi słońce na swych mogił szczycie !

Lecz wy nie widzicie !

Czyż oczy wasze tak wpatrzone w blaski
Dawnych snów waszych, że nie widzą świata ?
Czyż wielkość marzeń tak wam pierś przygniata,
Że nie możecie odczuć świtu brzaski ?
Wszak wolna Polska dziś już z grobu wzłata,
Zwołując dzieci swe na nowe życie !

Lecz wy nie słyszycie !

Czyż serce, strute nadmiarem boleści,
Tak już przywykło do zwątpień katuszy,
Że wam dziś droższa gorzyc waszej duszy
Niż blask swobody, co nam serca pieści,
Niż grom dziejowy, co nam pęta kruszy ?
Czyż niema rozpacz tak wam zgryzła życie,
Że w nic nie wierzycie ?

Skrzepnięta boleść toż brak twórczej siły,
Niema niemocy gorszej nad zwątpienie !
Tylko nadzieja i wiary natchnienie
Mogą do życia powołać mogiły !
Tylko płomienne ducha uniesienie
Może tchnąć w ludzkość nowy cel i życie !

Lecz wy nie wierzycie.

Żal mię was, żywe nagrobki cmentarne,
Że, was nie budzą zmartwychstania dreszcze,
Że wam nie znane są porywy wieszcze,
Święte zapałem, nadzieją ofiarne,
Bo dola wasza tem straszniejsza jeszcze,
Że, gdy kraj wstanie w chwały majestacie !

Wy go nie poznacie !

Józef Lipkowski.

Sześć miesięcy pod butem pruskim

Zaledwie przybyłych na kurację do Reinerzu, zaskoczył nas złowrogi okrzyk : Wojna ! Wiele rodzin rzuciło się do odwrotu. Ich śladem, przybywszy na stację, dowiadujemy się, że granice zamknięte, a tych, co wyjechać zdążyli, spotkał smutny los : internowani w Kletschkau, w Sasen, w Doberitz, żony rozłączone mężami, dzieci bez litości oderwane od matek, wpadające z płaczu w konwulsje, starcy i chorzy, pędzeni bez zmiłowania, kobiety, rodząc po drodze, umierają. Nie brak również wypadków, godnych pióra Edgara Poe : jednej pani z Warszawy ginie w popłochu trumna ze zwłokami matki.

Po wszystkich kątach stacji walają się stopy rzeczy bezpańskich : waliz, wózków dzieciennych, foteli paralityków, pościeli, robiących tragiczne wrażenie żywych istot, dopraszających się własnego kąta. Wracamy do « Badu » i oto zaczyna się przemoc pruskiego buta, systematyczne znę-

canie się nad « verfluchte Russen ». Pieniądzy nie tylko że zmieniać nie chcą, ale nawet brać w zastaw, prawie żadna willa nie daje kredytu, sprzedaje się ze siebie zegarki i palta, żeby mieć dla rodziny na kartofle. Znam fakt wzięcia 25 marek za 100 rb.

A oto najfantastyczniejsze rozporządzenia, wypierające się wzajemnie, spadają na nasze zgębione głowy : dziś mamy się zbierać, do dnia, węglarkami będziemy odstawieni do granicy. Pakujemy się całą noc, drząc w oczekiwaniu. Jutro : nie wolno nikomu wydalać się z miejsca. I znowu nazajutrz, wszyscy bez wyjątku : starzy, młodzi, kobiety, będą wypędzeni w pole do robót ; oporni, albo nieudolni będą rozstrzelani. Niepokój, strach, przechodzi w panikę. Ludzie zbijają się w kupki, nieznani sobie, szukają jedni u drugich rady, a nikt jej znaleźć nie może. I znowu rozporządzenie. Nie wolno wychodzić po 8-ej, nie wolno wydalać się z mieszkania dalej niż na kilometr. A tu, w Badzie, wszystkie sklepy, nawet piekarnie, nawet poczta i apteka, przeniesione do miasteczka. Trzebaby dużo miejsca, aby drobiazgowo opisać wszystkie udreczenia, wszystkie sposoby znęcania się nad « feindliche Ausländer ». Zdenerwowanie dochodzi do tego stopnia, że się zdarzają nierzadkie wypadki nagłego obłędu. Nareszcie, rozpaczliwe starania, wyjednywają świadectwa burmistrza, żeśmy « in keinem Falle verdächtig », poparte świadectwami lekarskimi i, zbrojni w jedno i drugie, mamy jechać do Glatzu po przepustki. Należy się stawić na 8-ą rano, więc się nie kładziemy wcale, ażeby wyjechać pierwszym pociągiem o 5-ej. Stawiamy się punktualnie. Ostry rozkaz pachołka : przyjąć za godzinę, staniemy się po kątach, żeby być jaknajmniej na oczach gawiedzi, następującej na nas z najbezczelniejszemi wymysłami. Za godzinę, każą przyjąć o 1-szej. Wlecz się człowiek wysiłony, zbity, napowrót na stację, ażeby tam przeczekać kilka godzin. O 1-szej stajemy u drzwi tego Sezamu, który nam otworzyć ma wyjście z zaczarowanego koła udreczeń, ponieważ. Wystajemy ledwo żywi jeszcze godzinę, ażeby się doczekać wyjścia panna feldwebla (zapukać nie wolno). Zjawia się nareszcie, żeby nam kategorycznie oznajmić, że pan komendant nie wypuszcza nikogo. Na tę nową szykanę, kobiety wpadają w spazmy, mężczyźni, bledzi jak upiory, chwieją się na nogach. Poniżamy się do prośb. Brutalna odpowiedź pruskiego pachołka : wynosić się, kto nie chce być aresztowany.

Wracamy, jak psy, zbici, przeprowadzeni wy ciem i wymysłami : « Hunde, Russisches viel ». Glatz, z którego murów udało się swego czasu wydostać kapitanowi Lux, nad naszymi głowami wznosi groźny fronton swej twierdzy, niby olbrzymi potrzask, z którego ani wydostać się żywcem, a kolczaste druty jego stoków wyciągają swe pazury, jakby się nimi wpić chciały w żywe ciało. Jesteśmy z powrotem w Badzie. Nadomiar niedoli, codzienne « Ekstrablatty » głoszą niebawme tryumfy oręża pruskiego, a ruinę i zniszczenie Francji, zagładę ostateczną Polski, a obok nich, poczta pantoflowa, przynosi szarpiące nasze nerwy, a podjudzające niemiecką zemstę, wieści jak : w bliskości Reinerzu, schwytano 25 samochodów francuskich, wiozących złoto, a powożonych przez kobiety. Podróżne rozstrzelano. Sprostowanie : nie tak, to byli mężczyźni, przebrani za kobiety. I zaraz wieść druga : lekarze francuscy zarazili studnie bakteriami cholery i tyfusu i t. p.

Tak się przeżyło nieskończenie długie dwa miesiące. Jakżeż różną w różnych okolicznościach jest rachuba czasu. Z kraju żadnych wieści.

Aż, naraz, do wszystkich Badów księstwa Glatz, jak : Reinerz, Kudowa, Altheide i innych, przychodzi rozkaz wypędzenia, w przeciagu 24-

godzin wszystkich kuracjuszków i pozwolenie do Berlina, nie zatrzymując się we Wrocławiu. Niechże już będzie Berlin, byle wydostać się z zabójczej atmosfery, zabitego deskami, partycularza.

A Berlin? Ulepszona edycja Reinerzu, tylko że, zamiast «Ekstrablattów», rozdziera po kilka razy dziennie uszy wykrzykiwanie zwycięstw. męczy oczy, codzienny prawie «jubel»: wywieszanie olbrzymich chorągwi, oknoprzy oknie, balkon przy balkonie. A osobiście to, co Niemcy, w swoim pięknym berlińskim djalekcie, nazywają «revanche», «rebresalien»: Dwa razy dziennie prezentować się na policji, w oddzielnym kompartymencie z napisem «Kriminalzimmer». Nie wolno wychodzić wieczorem po 8-ej, pod karą więzienia. Nie wolno wydalać się ze swego «Bezirku», a chodzić tylko jednym trótuarem, i wiele tego rodzaju szyskan. Co najciekawsze, to to, że ludzie, mieszkający w Berlinie 10—15 lat, mający tam stanowisko, jako muzycy, literaci, malarze, bankierzy, którzy groszem polskim napychali niemieckie kieszenie, tym samym, podlegają «represalien». Dobrze jeszcze tym nielicznym, co się nie zadali z pruskimi więzieniami, ale znałam nieszcześliwców, którzy, zaledwie opuściwszy miejsce jedno męki, po 2—3 razy, wleczeni byli do innych. Niejaki p. Komarowski z Saratowa, który, na zginięciu barłogu więziennym, dorobił się, skrzywienia kręgosłupa, za trzecim razem, wzięty przy wyjściu z teatru w smokingu i białym krawacie, chodził tak w listopadowe zimna (zaginął mu bowiem cały bagaż) a zaprzysięgał się na wszystkie świętości: «Nie wezmą mnie czwarty raz żywym, wyskoczę oknem.» — Wszędzie po więzieniach traktowani ohydnie, żywieni niemożliwie, marniały te ofiary pruskiej zemsty, nigdzie jednak los ich tak nie był opłakany, jak tych, co się dostali do więzienia poprawczego w «Lukau». Duża izba, podzielona na 18 odrutowanych klatek, ma kurytarzyk po środku, przeznaczony dla spaceru zbrodniarzy. Mój znajomy, p. L. z Tomaszowa, miał za bezpośredniego sąsiada pomorza-nina, zonołoję. Znaną jest systematyczność pruska. Otóż, (kwesja nadzwyczaj drażliwa) dla załatwienia potrzeby fizjologicznej, mieli nasi więźniowie w tym kurytarzyku deskę z pięcioma otworami i zmuszani byli po pięciu wychodzić na komendę, i załatwiać się w przeciagu 3 minut. Morzeni głodem, pozbawieni powietrza i ruchu, wracali, o ile ich puszczone, schorzali, wynędzniali. Pana K., syna drukarza z Częstochowy, kiedy wrócił po 2 miesiącach, nie poznała rodzona siostra. Jak w kraju dobrych obyczajów bojaźni Bożej znęcać się potrafią, dość powiedzieć, że ci, których Niemcom się spodobało skazać na śmierć, sami sobie musieli kopać groby.

A tryumfalny pochód nowego Macedońskiego, podług gazet niemieckich (innych mieć nie mogliśmy), trwa nieprzerwanie, «juble idą za jublami». Najprostszemu rapt barona Korfa, jadącego automobilem z jednym tylko soferem, bluff niemiecki wydyma do wzięcia w niewolę generała gubernatora Warszawy z całym sztabem. Osmnastego grudnia wszystkie w mieście dzwony rozkołysały się na sławę Niemiec, a zgubę Polski. Pod Warszawą, sztab generalny wzięty do niewoli. 450,000 jeńców! Po zrównaniu z ziemią Kalisza, po zajęciu Częstochowy, Łodzi, Tomaszowa, więc ostatecznie i Warszawy. Chciałoby się uciec do siebie, skryć pod ziemię od tych dźwięków barbarzyńskich, śpiewających im chwałę, a nam dzwoniących «requiem». Boże! więc but pruski zdusi ostatecznie myśl polską, polską mowę! Boć pod żadnym zaborem nie grozi jej tak stanowcza śmierć z uduszenia, jak pod tym, którego zasada jest nie tylko ujarzmić, ale «ausrotten». I nie tylko z góry idzie ten nakaz, wszyscy Prusacy, jak jeden, są w zgodzie ze swym monarchą. «Deutschland, Deutschland uber alles». Bić

w Poznaniu dzieci, no, to może i nie jest słuszne, ale jakże inaczej oduczyć je polskiego pa-cierza. A usłyszysz nietylko to samo zdanie, ale w tych samych słowach od każdego z osobna Kulturtragera, począwszy od Herr Doctor, Herr Rath, Herr Rechtsanwalt, aż do portjera, woźnicy, przekupnia. Niema u nich różniczkowania, idei, poglądów. Boć wszyscy oni, w tym narodzie niewolników, jedną poddańczą mają duszę, bezkrytycznie wpatrzoną w swego kaizera.

EMILJA T. BERNSTAJNOWA.

KRONIKA PARYSKA

«Z Missji Polskiej».

Jutro, w niedzielę Wielkanocną, solenne nabożeństwo odbędzie się o godzinie 10 i kwadrans. Podczas nabożeństwa, pieśni religijne polskie wykona p. Kokocińska. U organów zasiądzie artysta-muzyk, p. Morawski.

«Obchody».

Jutro, w niedzielę, dnia 4 kwietnia, o godzinie 10 minut 45 rano, odbędzie się, na placu Clichy, uroczystość zawieszenia wieńca na pomniku marszałka Moncey'a na cześć Polaków, poległych za Francję. Punkt zborny przy kawiarni Weplera, na placu Clichy.

Po uroczystości na placu Clichy, zebrani udadzą się na cmentarz Montmartre, celem ukwiecenia grobu Juljusza Słowackiego.

Obchody te, jak co roku, organizuje Towarzystwo Literacko-Artystyczne.

«Zebranie «Sokoła»».

Przypominamy, iż zebranie «Sokoła» odbędzie się w nadchodzącą sobotę, o godzinie 8 i pół wieczorem, w lokalu Towarzystwa Literacko-Artystycznego, przy ul. Notre-Dame-de-Lorette, 10. — mając za przedmiot odczyt kapitana Władysława Jagińskiego, znanego pisarza polskiego.

Wstęp wolny.

«Osobiste».

Przybył do Paryża znakomity artysta-malarz, p. Antoni Kamiński.

«Posyłki dla żołnierzy».

Komitet Wolontariuszów wysłał szóstą serję posyłek na front, do Marokka i do Algieru oraz do koszar w Tuluzie, gdzie, krom zastępu ochotników naszych, znajdują się i Polacy, wzięci do niewoli z wojska niemieckiego. Szósta lista brzmi, jak następuje:

Marylski (paczki dla dwu żołnierzy), Adam Lumbée, Stanisław Flamański, F. Jankowski, Lucjan Janowski, Brudek Jan, Gondek Józef, Bornstein Z., Altman Adolf, Katz Franciszek, Jaceko Stanisław, Iwaneczko Antoni, Cmok Stanisław, Kempa Stanisław, Alter Mateusz, Kentkiewicz Sobiesław, Kokorek Michał, Kisling M., Biernacki, Jarosz Roman, Feige (paczka na 8 żołnierzy), Wiktor Haas (paczka na 10 żołnierzy), Kozłowski w Tuluzie (dwie paki rzeczy i książki dla 12 żołnierzy, Kosches (dla wziętego do niewoli), Józef Przybysz (paka na 20 żołnierzy) W. Piotrowski (paczki dla 2 żołnierzy). Razem partja szósta objęła znów 62 paczki.

«Dla ewakuowanych i górników».

Dzięki znacznej ofiarności naszych czytelników, wysłaliśmy, tymi dniami, szereg posyłek, zawierających garderobę, bieliznę ciepłą lub płócienną i książki, — a mianowicie: na ręce p. T. Gorausy paczkę dla czterech osób; na ręce p. Plutyńskiego paczkę dla 10 osób; na ręce nau-czytelki działu górniczej, p. Szmidówny, — paczkę dla 20 osób; na ręce p. Jaxa w Gran-

ville paczki na 25 osób; — na ręce p. Jana Krzaczkowskiego paczkę dla jednej osoby; — na ręce p. Sylwestra Ostrowskiego, paczkę dla jednej osoby; na ręce p. Wachowiaka, paczkę dla 10 osób; i na ręce p. Józefa Hrebowicza, paczkę dla ośmiu osób. — Razem obdzieliliśmy 79 osób.

«Nieczo gramatyki świątecznej».

Leży przed nami ośm listów naraz, zmartwionych okrutnie, że, do artykułu naczelnego w ostatnim numerze «Polonji», zakradła się pomyłka fatalna... która sprawiła, że «l'aigle blanc» został wydrukowany, czarno na białym, jako «l'aigle blanche»...

Owieramy za tem gramatykę i, dla osób wrażliwych słusznie na splendor orla białego, czytamy:

«L'aigle» jest rodzaju męskiego, gdy oznacza ptaka lub gdy określa człowieka genialnego. Mówi się więc: «l'aigle est fier.» «Napoléon fut un aigle.»

«L'aigle» jest rodzaju żeńskiego, gdy oznacza samicę lub gdy określa orla w herbie, na sztandarze lub w znaku wojskowym. Mówi się więc zawsze «L'aigle blanche dans l'armoiries de Pologne.»

Jednakże, kiedy się mówi o orle białym z dodatkiem bezpośrednim wyrazu «Pologne», — wyjątkowo, przyjęta jest forma: «L'aigle blanc de Pologne».

Wypada o tem pamiętać w chwili gdy się tyle o orle polskim i jego przyszłości rozpowiada, — wypada zajrzeć najpierw do gramatyki a po tem dopiero martwić się błędem cudzym...

«Z literatury historyczno-dyplomatycznej».

Gorąco polecamy czytelnikom naszym, w kolekcji Pages actuelles 1914-15 (Blood et Say, 7 Pl. St-Sulpice), świetnie opracowaną książkę znakomitego historyka francuskiego, Henryka Welschlingera, p.t. Les Leçons du Livre Jaune. Autor, w sposób nader przejrzysty, w formie dostępnej dla każdego, najmniej zaznajomionego z tajnikami dyplomacji, czytelnika — analizuje i wyjaśnia fakty, które, już od roku 1913, a nawet w epoce jeszcze wcześniejszej, zdawały się zapowiadać niechybność katastrofy europejskiej.

O ile kto nie czuje się nasłach przestudowania 160 depesz i instrukcji, zawartych w wydanej przez francuskie ministerjum spraw zagranicznych, «Żółtej księdze», a pragnie jednak zdać sobie dokładnie sprawę z wydarzeń historycznych, które poprzedziły wojnę europejską, znajdzie w książce p. Welschlingera dokładne streszczenie i objaśnienie najważniejszych aktów dyplomatycznych.

Książka dostępna jest dla każdego, kosztuje bowiem zaledwie 60 centimów.

«Przypomnienie».

Wielu Rodaków, którzy nie dokonali deklaracji w prefekturze, musi to czynić w tej chwili; owóż przypominamy Im, że, bez względu na zabór, na swą przynależność państwową, obowiązanie są pilnować, aby ich zapisywano, jako Polaków.

Przypomnienie to drukujemy pod smutnem wrażeniem faktu, iż do uchybienia tego dopuściło kilku z takich, którzy, przy łada sposobności, huczą najgłośniej, stawiają postulaty nieprzejednania a, w momencie spełnienia tak prostego obowiązku, jak upomnienie się o swe imię polskie, tracą wszelką przytomność.

«Wiadomości żołnierskie».

Jan Raszewski, wolontariusz pierwszego oddziału, został zreformowany.

E. Ostrowski zaciągnął się na ochotnika i służy, jako infirmier, w Algierze, przy 1 pułku legji.

Paweł Landowski, brat znakomitej pianistki, wstąpił na ochotnika do wojska i został automobilistą wozu ambulansowego.

Służący w legji ochotnik, Jan Dobosz, został zreformowany.

Liczba ochotników polskich w Tuluzie dosięgła poważnego zastępu 400 ludzi; podzieleni na dwa oddziały, 250 i 150 żołnierzy, wyruszyli na miejsca swego przeznaczenia. Godzi się podkreślić, iż wszyscy ci ochotnicy zaciągnęli się do armji francuskiej przed trzema miesiącami za ledwie.

Dowiadujemy się, iż p. Jacek Święcicki, syn znanego zaszczytnie, wśród emigracji, inżyniera Święcickiego, kapral, został wyróżniony w rozkazie dziennym swego korpusu i mianowany sierżantem za to, że « ranny w głowę na początku bitwy, odmówił opatrunku i nie przestał dawać przykładu wielkiej odwagi i zapału ». Dzielnemu żołnierzowi i jego zacnemu Ojcu zasylamy najserdeczniej-sze pozdrowienia.

Nowe wezwanie ambasady.

Ambasada rosyjska ogłasza, że wszyscy lekarze i, należący do służby czerwonego krzyża, aptekarze, felczerzy, sanitariusze, zarówno zapisani do zapasu armji, jak i do pospolitego ruszenia, a pozostający w szeregach armji sprzymierzeńców lub w organizacjach czerwonego krzyża, winni natychmiast stawić się do armji rosyjskiej.

Jak widać z powyższego, lekarze, poddani rosyjscy, znajdujący się w wojsku francuskim, nie są zwolnieni od obowiązku służby w państwie rosyjskiem.

Odwołany śpiew.

Proszeni jesteśmy o zaznaczenie, że p. Lachowska, artystka-spiewaczka Opery warszawskiej, powołana na występy do Madrytu, nie mogła, jak to było zapowiedziane, uświetnić swym śpiewem nabożeństwa w Kościele polskim. Po powrocie atoli nie omieszkła powetować tego mimowolnego uchybienia przyrzeczeniu.

Pracownia polska w Vevey.

Pracownia polska w Vevey, która tak usilnie zabiega o dostarczenie odzieży ofiarom wojny w Polsce, pozostaje pod przewodnictwem p. Jadwigi Sianożęckiej, wybranej na prezesówę, po ustąpieniu p. baronowej Hartingowej; zarząd nadto tej pożytecznej instytucji składają pp.: hr. Miączyńska, Janina Szoldrzyńska, Zofja Ursyn-Niemcewiczowa oraz, w godności sekretarki, p. Paula Mogilnicka.

Do nabycia w Administracji « Polonii ».

1) Nuty na fortepjan « Jeszcze Polska nie zginęła », 50 cent; za 10 egzemplarzy, 4 fr.; — za 30 egzempl., 10 fr.

2) Mapy Polski, dziewięć map w siedmiu kolorach, z objaśnieniami w językach francuskim i angielskim, opracowanie Józefa Lipkowskiego, cena 1 fr. 25, z przes. 1 fr. 50.

3) Reprodukce kompozycji Jana Styki « Zgon Szuyskiego » i « Sen w okopach » (dla prenumeratorów « Polonii ») po franku za sztukę.

4) Zbiór artykułów francuskich z powodu odezwy Wielkiego księcia, franka za egzemplarz (na wyczerpaniu).

5) Mapa Polski roku 1772, z danymi statystycznymi, opracowana przez Wł. Strzembosza, 70 cent., z przesyłką 90 cent.

6) « La Question Polonaise » Józefa Lipkowskiego, wydanie francuskie i angielskie równorzędnie, z mapami Polski, cena 3 fr. 50; z przesyłką 3 fr. 75 cent.

7) « Zbiór dokumentów, dotyczących sprawy polskiej, sierpień 1914 — styczeń 1915 », franka za egzemplarz, z przes. 1 fr. 20 cent.

8) Pocztówki z orłem polskim, litografowanym w pięciu kolorach, według wzoru gdańskiego. Jednego franka za 10 sztuk; z przesyłką 1 fr. 20.

Dr. Antoni Colonna-Walewski ordynuje w Nicei, 12, rue du Congrès.

MANUFACTURE DE CASQUETTES et CHAPEAUX PIQUÉS en tous genres SPALTER

10, rue de Thorigny, 10. — Paris

PENSJONAT DLA POLAKÓW "VILLA HENRIETTE" WŁAŚCICIELKA: MADAME ALAVOINE PARIS, — 23, rue Singer, 23 — PARIS

W pobliżu Place Passy i Bois de Boulogne,
Elektryczność, kąpiel, ogród.
Ceny umiarkowane.

S. S. GOLDBERG

Zakład Kuśnierski

Reparacje i przerabianie futer
31, rue Michel-le-Comte, 31. — Paris

POLSKI ZAKŁAD FRYZZJERSKI Dla pań i panów PIOTRA KACZANOWSKIEGO

Dyplomowanego Fryzjera
Ostatnio w Hotelu « Carlton »
15, AVENUE DE MAC-MAHON, PARIS-18^e
POSTICHES — MANUCURE — PÉDICURE
Ceny Umiarkowane

PAUL LEIBEL

BIJOUX
« ORFEU »



Fabryka

WYROBÓW JUBILERSKICH

14, Rue de Paradis — PARIS

TÉTARD Frères

4, Rue Béranger. — PARIS.

FABRYKA WYROBÓW SREBRNYCH
Serwisy stołowe. Nakrycia. Dzieła sztuki

WIELKIE ZAKŁADY OGRODNICZE

(Właściciel: **Edm. DENIZOT**)

polecają

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,

OZDOBNÉ, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres: **E. DENIZOT**

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)



PENSJONAT « POLONIA » Wyborowa kuchnia, komfort, hygiena. Słoneczne pokoje z całodziennym utrzymaniem od 4 fr. dziennie. Mieszkania umeblowane (2-3 pokoje z łazienką) od stu franków miesięcznie.

4, rue Rollin, 4, Paris, V^e arrond.; blisko Sorbony i wyższych zakład. naukowych.

L. GUTTMAN

REPARACJE I PRZERABIANIE FUTER

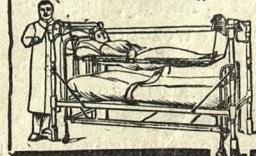
Przechowywanie futer w porządku letniej

82, Rue du Faubourg Saint-Denis
PARIS

KURJER WARSZAWSKI.

Numery pojedyncze do nabycia w kiosku
N. 131, boulevard des Capucines, przy Café
de la Paix. Cena numeru 30 cent.

LIT MÉCANIQUE DUPONT



Appareil pour soulever les malades, s'adaptant à tous lits, pour fractures, phlébites, etc.

10, rue Hautefeuille,
PARIS (VI^e)
TÉLÉPHONE: Gobelins 18-67
Catalogue franco

SZKOLY KROJU

LADEVÈZE & ROUSSEL et LOUIS LADEVÈZE réunis

A. DARROUX & Co, Successeur

6, Place des Victoires. — PARIS

DZIENNIKI MÓD DLA PAŃ I PANÓW

Administracja: 5, rue d'Argout.
Blizsze wiadomości w administracji « Polonii »

LOTION VÉGÉTALE

« RADIOACTIVE »

AU RADIUM

Arrête instantanément la chute, et fait repousser les
— cheveux —

S. ANTONI, 14, Cité Trévise, PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^e 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^e 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, w skórę miękką, cielecą. 4 fr 50 cent.

Wysłać się franko za przekazem pocztowym
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii »

LE GERANT: Antoni SZAWKLIS

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES